

l'angoisse de la supplication, que la sympathie qu'appelle du fond de nos cœurs toute douleur humaine, remonte jusqu'à la source des larmes, quand on contemple pendant quelques instants recueillis, cette œuvre puissante et vivante, à laquelle je donnerais volontiers le premier rang du Salon.

Tout à côté, le *Dragon* vert et jaune de Meissonnier, aquarelle si vigoureuse et si solide de tons que l'on croit avoir affaire, au premier coup d'œil, à une peinture à l'huile, attire la foule par la grande renommée de l'auteur, aussi bien que par le charme de cette peinture savante qui arrive à la simplicité et au naturel à force de talent et de virtuosité. Je n'ai pas à me hasarder à faire ici l'analyse, moins encore la critique d'une œuvre de cet illustre peintre. Mais ce dragon, usé sous le harnais de guerre, assis avec tant d'abandon sur sa chaise, entre sa pipe et son verre, est un type accompli de cette usé cavalerie française où une fois dans le rang, le soldat ne sortait plus que pour mourir.

Je ne pourrais passer sous silence les deux grands portraits de femme en pied exposés par MM. Sarrasin et Frappa.

Le premier de ces portraits témoigne chez son auteur d'un grand effort, marqué par un réel progrès vers la *maestria* nécessaire pour traiter, avec l'éclat et la distinction voulue, un sujet où l'écueil est si facile à rencontrer.

Le tableau de M. Frappa, une nouvelle *Dame au gant*, dans son grand manteau de peluche bleue, aux reflets chatoyants, avec une valeur de composition et d'exécution que je me plais à reconnaître, a le tort de rappeler de trop près, plus que celui de M. Sarrasin, certains portraits célèbres de Carolus Duran. Lorsque l'on rappelle un sujet, il faut le dépasser, mais je m'empresse d'ajouter combien il est difficile de varier les attitudes, autrement que par des accessoires,